Recherches & Travaux

97 | 2020

Papa se meurt, maman est morte : quand l'écrivain·e devient orphelin·e

Perec orphelin : d'un père, d'un peuple, d'un e

Perec as an Orphan: From a Father, a People, an e

Benoît Abert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/2821>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.2821

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-241-3

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Benoît Abert, « Perec orphelin : d'un père, d'un peuple, d'un e », *Recherches & Travaux* [En ligne], 97 | 2020, mis en ligne le 12 novembre 2020, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/2821> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.2821>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

© Recherches & Travaux

Perec orphelin : d'un père, d'un peuple, d'un e

Perec as an Orphan: From a Father, a People, an e

Benoît Abert

- 1 Pour qui s'intéresse de près ou de loin à l'écriture perezquienne, il semble difficile, sinon impossible, d'échapper à une de ses problématiques les plus fondamentales, à savoir le statut de l'orphelin — et, à travers lui et de façon plus générale, aux thèmes du manque et de la perte. Ces sujets traversent en effet l'intégralité de l'œuvre de Perec, et les facettes de la question sont innombrables. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à passer en revue tous les domaines où l'auteur a subi ce manque et cette perte, chacun de ces domaines étant amplement exploré par l'activité d'écriture.
- 2 La question du statut de l'orphelin dépasse amplement la « simple » absence d'un père et d'une mère, tous deux disparus très tôt et dont Perec ne connaît pour ainsi dire rien. En effet, l'écrivain semble aussi — et peut-être avant tout — orphelin d'un peuple, et donc d'une Histoire — « l'Histoire avec sa grande hache¹ », selon ses propres termes, l'Histoire qui saccage et qui efface. Mais également et par voie de conséquence, Perec se trouve orphelin de sa propre histoire (la « petite histoire », l'histoire personnelle et au fond tout anecdotique, l'histoire familiale et donc familière — familière parce qu'elle reconnaît l'individu et le façonne en tant qu'être), l'histoire que l'on raconte au coin du feu et qui constitue une trame de vie, histoire dont Perec nous dit clairement qu'il ne connaît rien : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance² », affirme-t-il de façon incisive dans le livre pourtant intitulé *W ou le souvenir d'enfance*. À un autre niveau, Perec peut aussi être considéré comme orphelin d'une langue, dont la perte et l'absence furent à l'origine de créations langagières sans doute inégalées à ce jour, à travers des textes de « littérature potentielle » marqués par une recherche frénétique et pour ainsi dire pulsionnelle de ce qui pourrait venir combler « l'espèce d'espace » manquant, en tout premier lieu, le e de l'alphabet et le « eux » des déportés, comme l'exprime la célèbre dédicace « pour E³ ». Si bien que, et de façon amplement symbolique, Perec est aussi orphelin d'un lieu qui serait témoin de son origine et par là même porteur d'un sens, d'une direction, d'une trajectoire. En dernière instance, on en arrive à se dire que Perec

est finalement aussi et surtout orphelin de sa propre personne et de son propre vécu, dont la version originale lui semble sans cesse cachée (un de ses premiers textes, hélas perdu, n'était-il pas intitulé *J'avance masqué* ?). Le desinit d'*Espèces d'espaces* est à ce titre assez révélateur, en particulier par les verbes que Perec emploie, verbes où la perte s'insinue partout :

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : [...] mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. [...] L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes⁴.

- 3 Quelle possibilité restera-t-il, à l'avenir, pour lutter contre tous ces verbes marqueurs d'une perte intrinsèque et inexorable, qui laissent Perec orphelin sur tous les plans ? L'auteur s'essaie à nous donner lui-même la réponse, et les verbes dénoteront ici la pulsion de vie marquant l'activité d'écrivain : « Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes [...] au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes⁵ ».
- 4 Écrire, sur tout et surtout : il semble que ce soit là l'unique solution. L'écriture perecquienne, pour lutter contre ce qui manque et ce qui est perdu, déploie dès lors une multitude de procédés pour inventer et mettre en œuvre une esthétique de l'excès et de la démesure⁶. La question qui nous est posée est : ce trop-plein n'est-il qu'un artifice pour masquer ce qui restera définitivement absent ou peut-il être considéré comme un véritable salut pour l'écrivain orphelin ?

Une écriture mémorielle affairée

- 5 Comme de nombreux orphelins, Perec ne semble pas devoir échapper au poids écrasant du vide, de l'espace blanc. Son écriture est une recherche perpétuelle, recherche du temps perdu et de l'absence — dans un chapitre intitulé « Notes sur ce que je cherche », il déclare : « Presque aucun de mes livres n'échappe tout à fait à un certain marquage autobiographique⁷. » Cette recherche semble se constituer comme l'élément principal de son œuvre, et vise en tout premier lieu la mise en mots de ce qui nous échappe (le temps, le souvenir, les images) afin d'y imprimer sa marque — son « marquage » —, de se l'approprier et donc de le faire revivre. De fait, il s'agit non seulement de « penser » ces brisures et ces fêlures de l'orphelin, mais aussi et surtout de les « classer », de les intégrer dans un système qui soit cohérent, dans une liste où elles trouvent place et justification. Perec le rappelle dans *Penser/Classer* : « Rien au monde n'est assez unique pour ne pas pouvoir entrer dans une liste⁸. » De là découle son goût maniaque pour la généalogie et les cases à remplir : or, à la liste des ancêtres où le manque et la perte sont omniprésents (le père, la mère en tout premier lieu) correspondent, comme par une tentative de substitution, des listes à tout va. Innombrables et empreintes d'une fantaisie parfois désabusée, elles inondent la prose perecquienne — liste de fleurs de rhétorique, index des noms propres, repères chronologiques, recettes de cuisine, lieux où il a dormi... : en définitive, ce qu'il serait permis d'appeler, avec Bergson, « un trop-plein plaqué sur une absence ».
- 6 De fait, les tentatives pour sortir du « statut inoffensif de l'orphelin, de l'inengendré, du fils de personne⁹ » se comptent par dizaines chez Perec — tentatives surhumaines de

dénombrément et d'exhaustivité, en réalité parfaitement dérisoires. Parmi ces tentatives, la plus visible est probablement une véritable folie de décrire, de nommer, d'inventorier jusqu'à l'écœurement, en faisant mine de croire à la vertu performative du langage. En témoigne notamment cette évocation de son père, où les verbes sont une nouvelle fois symptomatiques : « Plusieurs papiers le désignent comme “tourneur sur métaux” [...]. D'autres papiers font de lui un “mouleur”, un “fondeur” et même un “coiffeur artisan”¹⁰. » Les papiers ont ici valeur d'acte — ou devraient avoir valeur d'acte, s'ils ne se contredisaient pas. Quant à l'écriture de la mémoire, elle ne peut en réalité que se superposer de façon dérisoire à ces premiers « papiers d'identité » : sorte de surimpression tentant d'accoler les éléments entre eux avec quelque relief et d'en faire surgir un repère. Une autre possibilité, liée à la première, est de s'en remettre à l'imagination, « reine des facultés » selon Baudelaire — celle grâce à laquelle tout paraît possible, y compris ressusciter les morts, par exemple par une photographie : « J'aime beaucoup dans mon père son insouciance. Je vois un homme qui sifflote¹¹ ». La formulation attendue serait plutôt de l'ordre d'un « j'imagine un homme qui sifflote », « je suppose », et par là « je tente d'amener à la vie ce qui n'est plus ». Sur le même modèle, mentionnons cette faculté qu'a l'imagination de nous faire entrer dans la vie des défunts comme s'ils nous côtoyaient : « Je l'ai toujours connu soldat¹² » — Perec devrait plutôt employer une tournure du type « j'ai toujours vu des photos le représentant comme soldat ». Pourtant, toutes ces tentatives langagières se soldent en définitive par un terrible aveu d'échec, et la victoire inexorable du virtuel sur le réel et sur l'actuel — en témoigne ce terrible constat concernant sa mère : « Trop de choses m'éloignent à jamais de ces souvenirs. L'image que j'ai d'elle, arbitraire et schématique, me convient ; elle lui ressemble, elle la définit, pour moi, presque parfaitement¹³. » La défaite est ici totale : l'enfant Perec reste orphelin d'une image, d'une icône — et l'écriture n'a rien su réparer quant à cette perte.

- 7 Dans l'œuvre perecquienne, il semble que, suivant l'adage populaire, l'arbre (du trop-plein) cache la forêt (de l'absence). *L'Arbre* — qui fut le titre d'un livre n'ayant jamais été mené à son terme —, figure généalogique et foisonnante s'il en est, peut ici être défini comme un arsenal que la plume de l'écrivain met en œuvre pour tenter de combler le manque, la perte, la place béante restant au fond de lui — en d'autres termes, la fameuse « disparition », l'« espèce d'espace » inexorablement vide. De nombreuses occurrences de ce procédé peuvent être mentionnées. L'arbre qui cache la forêt — le trop-plein qui cache l'absence, l'écriture qui nie le vide —, c'est notamment cette épigraphe de Jules Verne dans *La Vie mode d'emploi* : « Regarde de tous tes yeux, regarde¹⁴ » — injonction faite au lecteur de suivre la plume perecquienne dans son jeu de piste et sa volonté de mettre en mots l'absence sous le masque de la surabondance. Regarde ce lipogramme — *La Disparition* —, suivi quelques années plus tard d'un monovocalisme en *e* — *Les Revenentes* — où ce qui avait disparu (le *e* — le « eux ») semble enfin retrouvé, où ce qui était orphelin — ici l'alphabet — a retrouvé son père et sa mère sous la forme d'une lettre — « père, mère, Perec, lettre (ou l'être) » : étrangement, il n'est rien que des *e* dans tous ces mots. Regarde ce lieu parisien, ces descriptions jusqu'à l'excès, englobant un ensemble qui veut se définir comme une totalité — la place Saint-Sulpice —, qui ne resteront en réalité que des « tentatives » — inachevées car inachevables, et inachevables car portant en elles-mêmes la marque de l'absence¹⁵. Regarde ces sept cents pages de *La Vie mode d'emploi*, ce cahier des charges à donner le tournis — et finalement, au bout du bout de cette démarche, l'inévitable inaboutissement : quatre-vingt-dix-neuf chapitres et non pas cent, comme autant

d'« exercices de style » qui finissent par tourner à vide — le centième semblant à la charge du lecteur. Regarde cette métaphore sportive d'une île luxuriante, exubérante, foisonnante, où les corps parfaits des athlètes sont comme autant de « beaux présents » créés un peu absurdement par l'imagination du petit Georges pour couvrir et recouvrir la mort de la « belle absente » — une mère en suspension placée entre deux parenthèses au milieu d'un récit pour en marquer le nœud¹⁶ : car Perec est aussi orphelin d'un nœud, le nœud familial et le nœud social. Comme un symbole de la défaite inexorable de l'écriture face à ce nœud gordien, les tentatives de Perec partent dans un sens et reviennent dans l'autre — tout comme les lettres de son gigantesque palindrome.

- 8 Mais l'orphelin Perec n'admet jamais sa défaite. Il semble toujours en lutte. En témoigne cette citation de Kafka : « Il me faut tout acquérir, non seulement le présent et l'avenir, mais encore le passé, cette chose que tout homme reçoit gratuitement en partage ; cela aussi je dois l'acquérir, c'est peut-être la plus dure besogne¹⁷ » — citation à propos de laquelle Perec ajoute lors d'un entretien : « Cela correspond exactement à ce que je pourrais reprendre pour moi¹⁸ ». Or Perec ne reçoit rien : il doit non seulement acquérir, mais même conquérir son passé — d'où une suractivité maniaque des actes de mémoire, destinés à combler ce qui ne le sera pourtant jamais. Mais quels actes de mémoire ? Décrire d'anciennes photos, glosant irrémédiablement sur le passé — allant même parfois jusqu'à commenter une photo, et à commenter le commentaire fait à propos de ce premier commentaire : en bref, un acte de langage triple, et pourtant inutile¹⁹. Aller en Pologne, son pays d'origine, et n'y trouver finalement que des « ombres errantes ». Tenter, à défaut de mémoire individuelle, de s'intégrer dans la mémoire d'un peuple, dans les ramifications d'un arbre — rappelons l'exclamation de Hugo : « Toute idée, humaine ou divine / Qui prend le passé pour racine / A pour feuillage l'avenir²⁰ ! ». Mais Perec n'a aucune racine ni aucun passé à son actif, ce qui l'entraîne inexorablement vers l'état d'un hyperactif : tentative d'épuisement incontrôlable, presque macabre, non pas seulement du passé ni de l'avenir, mais également du présent, de tout ce qui est présent et qui, par sa présence, serait à même de recouvrir l'absence liée au statut d'orphelin — tentative désespérément vaine et que Perec assume en toute connaissance de cause. D'où ce qu'il appelle « *les joies ineffables de l'énumération* » : « Il y a dans toute énumération deux tentations contradictoires ; la première est de tout recenser, la seconde d'oublier tout de même quelque chose²¹ » — en d'autres termes, ce qui est plein s'apparente à une « clôture²² » et sera donc toujours déceptif ; ce qui est inachevé, au contraire, laisse ouverte la perspective d'une « augmentation²³ », d'une continuation, et donc de retrouvailles — allant du statut d'orphelin vers le statut d'homme.

De quelques symboles de la quête perecquienne

- 9 Une autre dimension de la perte chez Perec est liée à sa judéité et à l'histoire des années 30 et 40²⁴. Il évoque en effet, dans *W ou le souvenir d'enfance*, « la dissimulation patronymique de [s]on origine juive²⁵ ». Or le patronyme est avant tout la somme symbolique d'un père (le *pater*) et d'une patrie (la *patria*). L'absence d'un père mort au combat s'est donc trouvée renforcée par l'obligation du petit Peretz de cacher son patronyme — là encore, Perec « avance masqué », durant cette période de sa jeunesse où « la plus élémentaire prudence exigeait que l'on s'appelle Bienfait ou Beauchamp au lieu de Bienenfeld, Chevron au lieu de Chavranski, ou Normand au lieu de

Nordmann²⁶ ». Manque d'un père, donc — et manque d'un second père, d'un re-père : la patrie, dont l'absence se matérialise par la transformation du patronyme²⁷. Quant à la mère, son absence se déploie selon le même schéma — la première, la maman, est envoyée en déportation et laisse le petit Georges à la Gare de Lyon, avec sous son bras « un Charlot intitulé *Charlot parachutiste* : sur la couverture illustrée, les suspentes du parachute ne sont rien d'autre que les bretelles du pantalon de Charlot²⁸ » (en somme, rien, pour s'accrocher, que ses propres capacités) ; quant à la seconde, celle que le langage courant a pris l'habitude de désigner métaphoriquement sous les termes de « mère patrie », elle est tout aussi absente que la première car symboliquement violée par un usurpateur : « Je suis né le samedi 7 mars 1936. [...] Longtemps j'ai cru que c'était le 7 mars 1936 qu'Hitler était entré en Pologne²⁹ ». Voilà le viol intrinsèque, le viol véritable : le fait d'« entrer » en Pologne. Et Perec d'ajouter : « Je me trompais, de date ou de pays, mais au fond ça n'avait pas une grande importance³⁰ ». En effet, ce qui compte intrinsèquement et ce qui reste en définitive, c'est la blessure, la cicatrice laissée par ce viol (la cicatrice est une image très fréquente chez Perec) — et, plus largement, le manque, la perte, l'absence³¹.

- 10 Du statut d'orphelin de père, d'orphelin de mère et d'orphelin d'une patrie, Perec en arrive comme par une logique inévitable à être orphelin d'un lieu. L'auteur est un apatride, et la conséquence en est qu'aucun lieu ne symbolise sa famille — en d'autres termes, aucun lieu ne lui est « familier ». Il énonce clairement cette nouvelle absence : « C'est avec des amis qui habitaient tout près [...] que je revins rue Vilin, en 1961 ou 1962 [...]. La rue n'évoqua en moi aucun souvenir précis, à peine la sensation d'une *familiarité* possible³². » Les expressions *à peine* et *possible* précisent que nous sommes là dans le domaine de l'expectative, de la supposition un peu désabusée, et en aucune façon dans quelque chose de tangible. Les lieux (ou lie-E, ou lie-eux : ce qui lie les gens entre eux) semblent littéralement échapper à l'écriture de Perec, et leur absence renforce encore son statut d'orphelin³³ ; car le lieu est une famille — ne parle-t-on pas familièrement du lieu « où l'on crèche » ? Or la crèche, voici ce qu'en dit Perec dans *Je me souviens* : « Je me souviens que les trois Rois mages s'appellent Gaspard, Melchior et Balthasar³⁴ ». Mais une question s'impose immédiatement : où sont passés Marie et Joseph, où sont passés le père et la mère, où « crèchent-ils » ? La réponse est simple et terrible à la fois : ils crèchent dans l'absence, et ils pêchent par leur absence en ces lieux. Raymond Queneau ne disait-il pas : « Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu³⁵ » ? C'est aussi ce que fait Perec : le thème des lieux sature l'ensemble de son œuvre — citons entre autres *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *Lieux où j'ai dormi*, *Espèces d'espaces*, « Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres », mais également le pèlerinage en Pologne particulièrement décevant ou encore le film sur Ellis Island pour tenter de se raccrocher à une patrie. On aimerait pouvoir dire, avec Baudelaire, que tous ces lieux « l'observent avec des regards familiers » : mais de famille, point — plutôt l'absence, plutôt l'espace vide. Dans le même entretien où il cite Kafka, Perec ajoute : « Je n'ai pas de maison, de famille, je n'ai pas de grenier, comme on dit, je n'ai pas de racines, je ne les connais pas. Je suis allé dans le village, au berceau de ma famille, comme on dit — il n'y avait rien à retrouver³⁶... » Ces lieux — le berceau, la maison de famille, le grenier — sont autant de lieux qu'on aimerait pouvoir appeler des « lieux communs », des lieux de communauté, comme autant de passages obligés d'une existence — introduction, développement, conclusion. Mais cette répétition un peu pesante de l'expression *comme on dit* ne doit pas leurrer le lecteur : les lieux communs sont dits, ce sont des « lieux-dits » puisque énoncés par l'écriture — mais ils ne sont pas

actés (le langage de Perec n'est pas performatif, et il ne suffit pas de dire : « Que le souvenir soit ! Et le souvenir fut. Que le lieu soit ! Et le lieu fut »). En réalité, les souvenirs et les lieux fuient — voilà tout ce dont ils semblent capables. Citons une nouvelle fois *Espèces d'espaces* : « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, *enracinés* ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : / Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, *l'arbre* que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts... / De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question [...] : il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête³⁷ ».

- 11 Certes, cette (con)quête de l'origine et de l'original, l'orphelin Perec va la mener de manière incessante à travers sa propre vie et à travers ses œuvres — croyant désespérément, à la suite d'Austin, que « dire, c'est faire » et que « revoir, c'est revivre ». Mais le langage de Perec trahit une impossibilité de dire et surtout une impuissance absolue de la parole — en témoigne la sécheresse désabusée d'assertions telles que : « Sur la photo le père a l'attitude du père³⁸ » (et non pas, comme le lecteur aurait pu s'y attendre : « Sur la photo mon père a l'attitude d'un père »). La parole reste dans la généralité, le truisme, presque la tautologie, et donc dans une neutralisation totale des affects au profit d'une description sèche et désincarnée³⁹. L'article défini (« le père »), en réalité, ne définit rien. Certes, le langage peut acter, déclarer et si besoin confirmer ce qui est — « C'est mon père, je crois, qui alla me *déclarer* à la mairie⁴⁰ » ; « C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret *déclara* [ma mère] officiellement décédée⁴¹ ». Mais, s'il est possible de confirmer le réel par des mots, infirmer le réel, lui, ne l'est pas, et le trop-plein du langage reste impuissant face au manque et à l'absence — ainsi ce tragique aveu d'échec : « Je dispose d'autres renseignements concernant mes parents ; je sais qu'ils ne me seront d'aucun secours pour dire ce que je voudrais en dire. [...] [Quels que soient] la précision des détails [...], les fantasmes auxquels je pourrais donner libre cours, les fabulations que je pourrais développer, [...] il me semble que je ne parviendrai qu'à un ressassement sans issue⁴² ». La défaite est ici définitive, tant sur le plan de la mémoire que sur celui du langage.
- 12 Enfin, il est à noter que cette mise en Histoire et cette mise en récit qui font tant défaut à l'orphelin Perec concernent à la fois le plan individuel et le plan collectif. Quand il confie : « De tous les souvenirs qui me manquent, celui-là est peut-être celui que j'aimerais le plus fortement avoir : ma mère me coiffant, me faisant cette ondulation savante⁴³ », il se trouve non seulement orphelin d'une mère, mais aussi et surtout orphelin d'un *topos*, d'une image d'Épinal : celui que normalement tout adulte devrait avoir dans sa mémoire, à savoir le *topos* de l'enfant chéri. Perec, ici, est orphelin d'un scénario de vie, d'un standard collectif. Or, comme aurait pu dire Lamartine : « Un collectif vous manque, et tout est singulier ». Perec n'existe qu'au singulier, et ne connaît pas le confort du cocon qui est réservé au pluriel.
- 13 En définitive, il semble qu'aucune strate de la mémoire ne parle véritablement à l'oreille perecquienne — obligé de se construire une mémoire et une famille de substitution à travers la longue litanie des *Je me souviens*, ce qu'il appelle des « petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées⁴⁴ » : obligé en quelque sorte de s'intégrer dans une collectivité autre, dans une supra-famille de substitution pour échapper à son

statut d'orphelin. Mais ce statut ne lui laissera aucun répit : Perec sera toujours confronté à ce qu'il nomme dans *Penser/Classer* « une faillite de [s]a mémoire⁴⁵ ». Faillite irrémédiable et insurmontable que l'on retrouve mise en abyme dans le personnage de Bartlebooth, l'infatigable et absurde assembleur de puzzle, qui apparaît ainsi à la dernière page de *La Vie mode d'emploi* : « Sur le drap de la table, [...], le trou noir de la seule pièce non encore posée dessine la silhouette presque parfaite d'un X. Mais la pièce que le mort tient entre ses doigts a la forme, depuis longtemps prévisible dans son ironie même, d'un W⁴⁶ ». Sur ce drap — pourquoi ne pas dire « nappe » ou « toile cirée » ? —, sur ce drap qui n'est rien d'autre en réalité qu'un linceul, le puzzle perecquien trahit l'échec définitif de l'écriture : il semble que l'auteur tente de remplir une passoire, et ce X de l'indicible, de l'inexprimable, presque de l'inexistant (la langue n'a-t-elle pas mis en mots l'absence des enfants « nés sous X ? »), ce X qui représente le manque intrinsèque de celui qui est orphelin (manque d'un père, d'une mère, d'une histoire — petite ou grande —, d'une patrie, d'un lieu, d'un passé tout autant que d'un avenir), ce X ne pourra jamais être comblé par le W de l'écriture. Le bilan est donc négatif, inexorablement et comme intrinsèquement : à moins que l'on ne considère le problème sur le ton de la plaisanterie — et la plaisanterie n'est jamais loin avec Perec —, et que l'on applique à l'auteur cet aphorisme oulipien en forme de boutade : « Les petits oublis font les grandes mémoires⁴⁷ » ...

NOTES

1. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance* [1975], dans *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, p. 661.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 657.
4. G. Perec, *Espèces d'espaces* [1974], dans *Œuvres I*, ouvr. cité, p. 645-646. Nous soulignons.
5. *Ibid.* Nous soulignons.
6. Les travaux sur cette question sont très nombreux. On renverra entre autres à C. Burgelin, *Les Parties de dominos chez Monsieur Lefèvre*, Lyon, Circé, 1996. Concernant les procédés formels et leurs enjeux face à la question du manque, voir B. Magné, *Georges Perec*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1999.
7. G. Perec, *Penser/Classer* [1985], Paris, Seuil, coll. « La librairie du xx^e siècle », 2003, p. 10.
8. *Ibid.*, p. 166.
9. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 666.
10. *Ibid.*, p. 682-683. Nous soulignons.
11. *Ibid.*, p. 677-678. Nous soulignons.
12. *Ibid.*, p. 677.
13. *Ibid.*, p. 680.
14. G. Perec, *La Vie mode d'emploi* [1978], dans *Œuvres II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, p. 5.
15. Voir G. Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* [1975], dans *Œuvres II*, ouvr. cité, p. 817-858.
16. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 704.

17. F. Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1952, p. 260.
18. G. Perec, « Entretien avec Ewa Pawlikowska », dans *Entretiens et conférences*, vol. II, 1979-1981, édition critique établie par D. Bertelli et M. Ribière, Paris, Joseph K., 2003, p. 207.
19. « Je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture, le scandale de leur silence et de mon silence » (G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 689).
20. V. Hugo, « Fonction du poète », dans *Les Rayons et les Ombres* [1840], Paris, Flammarion, 1925, p. 331.
21. G. Perec, *Penser/Classer*, ouvr. cité, p. 166.
22. Voir *La Clôture et autres poèmes*, dans *Œuvres II*, ouvr. cité, p. 765-800.
23. Voir *L'Augmentation*, dans *Œuvres II*, ouvr. cité, p. 947-994.
24. Sur ce sujet, voir M. Decout, *Écrire la judéité. Enquête sur un malaise dans la littérature française*, Seyssel, Champ Vallon, 2015, p. 153-160, et M. Bénabou, « Perec et la judéité », *Cahiers Georges Perec*, n° 1, 1984.
25. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 684.
26. *Ibid.*, p. 683.
27. Sur toutes ces questions, voir aussi D. Bellos, *Georges Perec. Une vie dans les mots*, Paris, Seuil, « Biographies », 1994, ainsi que C. Burgelin, *Album Georges Perec*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2017.
28. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 676.
29. *Ibid.*, p. 671.
30. *Ibid.*
31. Pour une analyse plus détaillée de ces éléments, voir P. Lejeune, *La Mémoire et l'Oblique. Georges Perec autobiographie*, Paris, P.O.L., 1991.
32. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 694. Nous soulignons.
33. Alors même que Perec est un écrivain de la description, des lieux et de l'espace. Voir par exemple sur cette question *Cahiers Georges Perec*, « Espèces d'espaces perecquiens », D. Constantin, J.-L. Joly, C. Reggiani (dir.), n° 12, 2015.
34. G. Perec, *Je me souviens* [1978], dans *Œuvres I*, ouvr. cité, p. 856.
35. R. Queneau, « L'Explication des métaphores », dans *Si tu t'imagines, Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 65.
36. « Entretien avec Ewa Pawlikowska », art. cit., p. 207.
37. G. Perec, *Espèces d'espaces*, ouvr. cité, p. 645. Nous soulignons.
38. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 677.
39. Sur cette question, voir M. Heck, « Les affects entre parenthèses : *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec », dans *L'émotion, puissance de la littérature*, A. Gefen (dir.), [en ligne] <<http://www.fabula.org/colloques/document2335.php>> (consulté le 20/10/2017).
40. G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, ouvr. cité, p. 671. Nous soulignons.
41. *Ibid.*, p. 688. Nous soulignons.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 695.
44. G. Perec, *Je me souviens*, ouvr. cité, p. 897.
45. G. Perec, *Penser/Classer*, ouvr. cité, p. 68. Sur cette question, voir notamment C. Reggiani, *L'Éternel et l'Éphémère. Temporalités dans l'œuvre de Georges Perec*, Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux titre », 2010.
46. G. Perec, *La Vie mode d'emploi*, ouvr. cité, p. 561.
47. G. Perec, *Penser/Classer*, ouvr. cité, p. 174.

RÉSUMÉS

Fortement marquée par les thèmes, pouvant sembler contradictoires, du manque et de la démesure, l'œuvre de Georges Perec réactive perpétuellement et comme mécaniquement, à la façon d'un nouveau Sisyphe, les *topoi* de l'absence et de la recherche menant à un trop-plein qui n'est lui-même qu'une autre figure de la perte. L'article vise à s'interroger sur ce va-et-vient perpétuel à travers trois figures récurrentes de l'œuvre perecquienne : le père, le peuple et le e.

Deeply shaped by the apparently contradictory themes of lack and excess, Georges Perec's work perpetually and mechanically reactivates the *topoi* of absence and searches for an overflow which is itself just another figure of loss. The article aims to question this coming and going through three recurring figures: the father, the people and the e.

INDEX

Mots-clés : Georges Perec, orphelin, père, peuple, e, lieux, excès, démesure, absence

Keywords : Georges Perec, orphan, father, people, e, places, excess, loss

AUTEUR

BENOÎT ABERT

Université de Lille

Actuellement engagé dans la préparation d'une thèse consacrée à Verlaine (« Écrire (sur) Verlaine : motifs, schémas et perspectives d'une littérature de la figure ») et membre du conseil d'administration de la Maison natale de Verlaine (Metz), Benoît Abert mène parallèlement à sa profession d'enseignant dans le secondaire diverses activités de recherche. Dernières parutions en date : *Langue(s), nation(s) et vertu(s) : contradictions autour du « patriotisme froid » de la prose de Verlaine* (Peter Lang) et « Le tiret — un(e) espace de jeu ? » (*Revue Verlaine*, Classiques Garnier).